

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie-Jeanne COLONI

Sainte Thérèse d'Avila

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 155-163

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Sainte Thérèse d'Avila

1. Les tensions d'une époque

C'est à l'heure de l'Angelus du matin que naquit, le mercredi 28 mars 1515, la petite Theresa, fille de Don Alonso Sanchez de Cepeda, notable d'Avila et de sa deuxième épouse Beatriz de Ahumada, aussi belle que noble... C'est une année que connaissent tous les Français depuis qu'ils ont associé 1515 et la bataille de François 1^{er} à Marignan... Mais elle ne précède que de quatre ans la rupture de Luther avec Rome, et, au même moment, la conquête du Mexique par Cortez. Ces seules dates vibrent de toutes les tensions de cette fascinante renaissance tendue vers la connaissance et vers un nouvel art, ensanglantée par les guerres de religion en Europe et de conquête en Amérique, partagée entre le goût du luxe et l'attrait pour la sainteté... A l'heure de l'Ave Maria, naît celle qui assumera toutes les difficultés de son temps au point d'être un modèle pour tous les temps, réformatrice du Carmel, et proclamée « docteur de l'Eglise » par Jean XXIII.

Enfant gâtée d'une famille nombreuse, la charmante Theresa qui écrira plus tard « je perdrais mon âme pour une sardine » tant elle aimait plaire, perdit sa mère à quatorze ans ; privée de cette tendresse protectrice, elle céda au plaisir des toilettes, des flatteries, peut-être au flirt... et se retrouva en pension juste au moment où sa ville accueillait Philippe II, infant d'Espagne, en des fêtes prestigieuses. Son succès, avait-il inquiété son père ? toujours est-il que c'est au milieu des célébrations qu'il la confia à l'internat du couvent des Augustines de Notre Dame de Grâces.

Elle y trouva une amie, une confidente même en la religieuse responsable des jeunes séculières : Doña Maria de Bricenio y Contreras et put lui faire part de sa peur d'être appelée à devenir religieuse en même temps que de

son appréhension du mariage. Ah ! elle était bien la fille de son temps, celle qui écrira plus tard que : « L'esprit l'attirait au couvent; les sens l'en éloignaient ; tous deux combattaient en elle, et faisaient de son sein un champ clos ». La tension fut si grande en cette âme de feu qu'elle en tomba malade et qu'on dut la rendre à sa maison familiale... Mais là, pas non plus de répit, elle demanda à partir à la campagne, chez sa sœur aînée qu'elle aimait tendrement et qui avait épousé Martin Guzman, seigneur du tout petit village de Castellano. Elle s'y rétablit, apaisant son tourment par le travail et aussi la lecture, son oncle Pedro de Cepeda, chez qui elle avait fait halte en route ne lui avait-il pas cité les vers de Jorge Manrique : « Les dames où sont-elles ? Leurs coiffures, leurs robes, leurs parfums ? Où sont les incendies allumés par la flamme des amants ? Nos vies sont les fleuves qui se jettent dans la mer qu'est mourir... »

« Tout n'est rien, le monde est vanité, la vie est brève... Je vis que l'état religieux était le meilleur et le plus sûr ; ainsi, peu à peu, je décidai de me contraindre à entrer au couvent. » C'est ainsi qu'un matin d'octobre 1535 la belle Theresa de Ahumada entra à vingt ans chez les carmélites de l'Annonciation. « Je ne crois pas que je souffrirai davantage en mourant que lorsque je suis sortie de la maison de mon père ; on eut dit que chacun de mes os se séparait des autres », écrira-t-elle.

Un peu plus d'un an plus tard, elle allait y revenir, mourante, sans qu'on n'ait su de quoi, et soignée avec une telle brutalité au cours de différentes cures que pour l'Assomption 1538 on la crut morte quatre jours durant... Quand elle revint à elle péniblement dans la chambre mortuaire où on la pleurait déjà, elle remarqua : « Ne me croyez point morte tant qu'on ne recouvrira pas mon corps d'un drap d'or. »

Revenue à l'Incarnation quelques mois plus tard, elle acheva d'y guérir, mais non de balancer entre les facilités du parloir et l'appel à la prière, entre les amis de plus en plus mondains et la fréquentation de Dieu. Fuyant la tension nerveuse, qui avait failli la tuer, elle en venait à renoncer à l'entièreté de l'amour, faute de s'en remettre à Dieu plutôt qu'à ses efforts personnels...

La délivrance vint tout d'un coup, en découvrant la statue d'un Christ couvert des plaies de la flagellation qu'on venait de porter dans son couvent. Theresa comprit : « Il me manquait sans doute de mettre ma confiance tout entière en sa Majesté, et de perdre celle que j'avais en moi-même. »

2. L'initiative constante de Dieu

Dieu agit toujours avec humour, c'est sa façon de manifester sa présence à nos yeux de hiboux... Il ne fait rien comme on pourrait s'y attendre et c'est une façon très douce de nous rendre attentifs à la victoire du Christ sur la croix. Les saints sont comme un éclat de rire dans l'obscurité de ce monde parce que leur vie livrée à l'amour nous déroutent d'un bout à l'autre, et qu'au travers de tout ce que nous conseillerions à Dieu de ne pas faire, Il se sert d'eux pour arracher leur temps au mal et à la peur.

Parmi eux Ste Thérèse d'Avila a toujours surpris ses biographes par ce qu'on a appelé les phénomènes extraordinaires de sa vie. En effet, depuis l'année de ses trente-huit ans, depuis cette année 1553 où elle se convertit pour la deuxième fois devant la statue du Christ aux outrages après seize années de vie religieuse, elle n'a jamais cessé d'éprouver jusqu'à l'extase l'initiative constante de Dieu dans sa vie... Et comment aurait-elle su discerner le chemin de la perfection pour l'enseigner non seulement aux carmes mais aux chrétiens attirés à la prière, si le Seigneur ne le lui avait pas montré ? s'il ne lui avait pas découvert à l'avance ce qu'elle devait faire au jour le jour en ce monde plein d'embûches ?

Il faut dire que personne n'aurait conseillé à Dieu de prendre ce moyen pour rendre aux chrétiens de la Renaissance le goût de la prière, et que pendant toute sa vie Thérèse a été inquiétée, suspectée, menacée de l'Inquisition et elle-même préoccupée de ce que l'emprise de Dieu sur elle était visible au-dehors et l'emportait, ravie, aussi bien en public que dans le silence de sa cellule. L'Eglise avait de bonnes raisons de se méfier de ces phénomènes, parce qu'au moment où la raison des humanistes discutait de tout, le souci d'expérimenter les dons de Dieu l'emportait souvent sur l'attention au Donateur Lui-même. L'Inquisition espagnole, dont on sait la dureté, s'attachait justement à poursuivre « les illuminés » et autres extatiques qui risquaient de transformer la foi commune des fidèles en la Parole confiée à l'Eglise en une poussière d'impressions subjectives, prétextes à désordres psychologiques...

Oui, la plus élémentaire prudence, eût été, à nos yeux à nous, de ne pas mêler la sanctification des gens à ces histoires de ravissements, de miracles, etc., qui allaient faire jaser Avila d'abord, puis toute l'Espagne, au fur et à mesure que Theresa de Ahumada allait la parcourir pour y planter ses monastères, sur l'ordre exprès du Seigneur. Seulement les conquistadores

étaient en train de recouvrir d'or les lambris des églises et les rêves d'une société férue de romans de cape et d'épées, seulement Cervantes débridait l'imagination de ses concitoyens à la recherche de l'idéal moral des chevaliers bien compromis par l'appât de l'or des Amériques, seulement Copernic et Galilée faisaient de l'expérience scientifique la clef de toute recherche de Vérité.

Ce que les ecclésiastiques n'auraient pas osé, Dieu l'a fait, offrant des miracles aux hommes de peu de foi pour leur enseigner l'importance de la prière, et corrigeant le risque d'illusion par l'exemple de cette femme réformant aussi bien les religieux que les religieuses de son ordre au moment où les femmes ne jouissent pas souvent de la confiance des hommes... guerriers outre-mer, commerçants et avides à terre, si peu respectueux des femmes qu'elles devront se protéger de grilles pour n'être pas enlevées à leurs monastères par des galants enfiévrés... C'est dans la faiblesse de Ste Thérèse d'Avila, faiblesse manifestée et aggravée par ses extases, que Dieu a manifesté la force de sa miséricorde : « Je suis sûre, écrit-elle à ses filles, que Notre-Seigneur n'est pas mécontent que nous nous délections et consolions en contemplant ses actes et méditant ses paroles, de même qu'un roi se réjouirait de voir un petit berger aimable dans sa naïveté regarder ses brocarts avec admiration, et se demander ce que cela peut être, et comment cela fut fait »...

C'est pourquoi, aux moments les plus durs de la suspicion générale, des saints la défendirent au-dehors et la rassurèrent elle-même : Un Jésuite « qui était duc ! », S. François Borgia, un ascète franciscain S. Pierre d'Alcantara, et un sage dominicain : le bienheureux Ibanez. Ils avaient reconnu la grâce de l'union à Jésus célébrée au baptême dans l'éclat des grâces faites à la carmélite : « ... désormais tu veilleras sur mon honneur non seulement parce que je suis ton Créateur et ton Roi, mais en tant que mon épouse véritable. Mon honneur est tien, ton honneur est mien ».

3. La réhabilitation des pauvres

C'est dans la liberté d'une conversation entre amies, dans la cellule de Thérèse, que prit corps l'idée à laquelle cette dernière réfléchissait déjà depuis des mois, et c'est par sa nièce, une jeune fille de dix-sept ans qui achevait son éducation près d'elle, que Dieu lui fit signe que l'heure était

venue. Sur le coup, Thérèse rit et c'est toujours plaisantant qu'elle rapporta l'incident à une puissante amie, doña Guiomar de Ullua. Mais celle-ci saisit l'idée au vol et promit aussitôt son aide à la fondation d'un couvent de carmélites qui reprendraient la Règle primitive abandonnée, d'aménagements en aménagements jusqu'au relâchement du monastère de l'Incarnation, par exemple ... La convergence de ces signes : l'appel intime de sa conscience, l'élan des jeunes, et l'engagement de doña Guiomar, avait beau être auréolée de sourire, ce n'était pas mince affaire d'entreprendre une telle réforme ...

Le développement économique, l'impulsion des banquiers devenus mécènes, comme les Médicis, les conquêtes outre-mer, avaient favorisé une civilisation brillante, une fougue artistique incroyable, mais au prix d'un accroissement de la distance entre les riches et les pauvres... Même la prière semblait confisquée par les clercs savants, ou, à la rigueur, par les laïcs fins, cultivés et assurés d'assez de confort pour pouvoir s'offrir le luxe supplémentaire de vaquer aux choses spirituelles. Même les ordres mendiants étaient devenus savants et riches. A dire vrai, en un siècle tendu par l'effort et l'ambition, la main tendue à l'aumône ne faisait plus signe vers la croix de Jésus-Christ, mais plutôt vers la paresse égoïste !... Comment rendre à l'oraison le seul écrin qui lui convienne, la simplicité, ouverte aux plus pauvres ?

En offrant l'exemple de monastères cloîtrés, vraiment réservés à la prière, sans bénéfice de revenus, mais nourris par le travail manuel des religieux, Ste Thérèse allait rendre la prière aux pauvres, malgré toutes les oppositions qu'une action aussi peu conforme au bon goût de ce temps ne pouvait manquer de susciter. De là, le grand mouvement des fondations qui vont suivre d'année en année celle du petit couvent de Saint-Joseph d'Avila, dix-sept en Espagne pour les moniales, et trois pour les religieux, toutes de la main de cette femme toujours malportante, appelée par les marchands de Tolède aussi bien que par les seigneurs du Royaume, et cahotant des uns aux autres au pas des mulets qui tirent les lourds charriots de ses religieuses.

Les vocations affluent, mais elle est exigeante sur la qualité des candidats, car elle sait bien qu'il n'y a pas de prière sans charité fraternelle, et qu'il faut beaucoup d'équilibre pour vivre cloîtré dans la paix...

La coutume de pourvoir d'une dot la jeune fille qui entre au couvent avait un sens : permettre à la famille de participer à l'entretien de la religieuse jusqu'à ce que celle-ci y pourvoie par les services qu'elle peut rendre elle-même, et

par là décharger les anciennes d'un poids trop lourd, mais l'application trop stricte de cet usage en venait à empêcher d'entrer dans la vie qu'elles auraient voulu des femmes pauvres... C'est pour cela qu'avec sa souplesse de caractère la Mère fondatrice accepte les dots, mais n'en fait pas une condition *sine qua non*.

Surtout, en majorant le temps de la prière silencieuse, Thérèse de Jésus atténue la distance qui séparait les religieux de chœur — capables de proclamer l'Office en latin — et les convers, puisqu'elle met en relief ce qui les unit dans la prière : l'attention à Dieu qui nous regarde, et relativise, de la sorte, leurs compétences dans la louange publique.

Certes l'orgueil humain peut glisser son ver dans la recherche des « consolations spirituelles » autant que dans la richesse des églises ou la recherche des effets de voix. Mais, pour son temps — qui dore à la feuille les retables et qui appelle « Dom » les fils de S. Benoît — elle allume une lampe au bon endroit et rend leur place aux pauvres, tout contre la croix glorieuse de Jésus.

4. L'amitié des saints

Souvent ce qui constitue une véritable révolution dans la façon de vivre et de pensée n'est qu'un retour aux sources, et c'est tout spécialement vrai dans l'Eglise puisqu'elle n'a d'autre raison d'être que Jésus et son Evangile. En repensant la consécration religieuse pour son temps Sœur Thérèse de Jésus ne fait, comme elle ne cesse de s'en prévaloir, que revenir aux sources, « à la règle primitive » ... Mais c'est justement ce qui purifie les déviations dont le temps a alourdi celle-ci et qui la rend scintillante d'attraits pour les croyants appelés à vivre dans ce monde et qui se regroupent autour de celle qu'ils appellent aussi leur « Madre » !... Au parloir, comme en voyage, hommes et femmes se font disciples quelle que soit leur condition, parce qu'elle leur a entrouvert un petit coin de paradis...

Dans cette Espagne qui a gardé de l'occupation musulmane une telle réserve devant la femme, pour ne pas dire plus, qui est toute éblouie de la richesse et du pouvoir qui lui vient par les conquistadores, qui est toute imprégnée de l'idéal de chevalerie véhiculée par les romans, Dieu a choisi une fille de commerçants juifs, volontairement pauvre, pour mener à la suite du Christ non seulement ses sœurs mais les chrétiens qui éprouvent près d'elle

l'expérience d'une union qui dépasse toutes les divisions et les cloisonnements de la société. Cette complicité dans la confiance d'être appelés à l'intimité de Dieu leur permet d'entrevoir le Royaume de Dieu.

Et du même coup, leur amitié devient signe du Royaume pour tous, et pour les siècles qui suivront. Car cette religieuse va fonder des carmels réformés, d'hommes, en plein seizième siècle ... Et ce ne sera possible qu'en raison de son étroite collaboration avec deux religieux, deux amis intimes : S. Jean de la Croix, docteur de l'Eglise comme elle, et le bienheureux Gracian. Sans leurs relations privilégiées la réforme des carmels féminins ne se serait pas étendue à ceux des prêtres et n'aurait sans doute pas eu la même influence.

Mais est-ce seulement cela qui est en cause ? Est-ce parce que des hommes pouvaient seuls assurer la force de la Réforme que ces amitiés ont été nécessaires ? Cette solution facile pour justifier une amitié très vive entre religieux et religieuse paraît faire bon marché des apports des sciences humaines ? et surtout aussi de l'Evangile... S'il est habituel que les grandes réformes de l'état de sainteté ont été l'œuvre de saints et de saintes associés : S. François et Ste Claire, S. Vincent de Paul et Ste Louise de Marillac, etc., pour ne citer que les plus connus, c'est sans doute qu'il s'est joué quelque chose de beaucoup plus important dans ces solidarités ! Sans leur compréhension réciproque, chacun de ces saints serait resté mal compris, sans image de lui-même proportionnée à sa mission, et par là raidi dans ses propres systèmes de défense. La souveraine liberté d'une Ste Thérèse d'Avila à l'égard de tous et d'elle-même ne se déploie qu'après sa rencontre avec Jean de la Croix et celui-ci tempère ses mortifications héroïques quand elle lui confie le carmel d'Avila. La souplesse qui couronne la sainteté ne leur vient que de la rencontre de l'autre et c'est ce qui assure leur fécondité apostolique...

Cependant les épreuves qui assaillent cet autre ne freinent pas leur zèle, et c'est dire à quel degré de pauvreté intérieure ils sont arrivés. Oui ils sont bien docteurs pour l'Eglise, les gens mariés comme les célibataires consacrés, cet homme et cette femme qui ont cru assez fort pour dégager leur collaboration de toute interdépendance et anticiper en plénitude la communion eschatologique du Royaume du Ciel.

Car leur collaboration se fonde dans la passion du service de Dieu... C'est Lui seul finalement qui les soutient et qu'ils reconnaissent au travers des amitiés diverses qu'ils entretiennent, tout comme les Apôtres et les saintes femmes

de l'Évangile ont trouvé dans la compagnie de Jésus la force de dépasser les oppositions qui auraient dû les séparer. Comment auraient-ils pu approcher la source de toute bonté, l'Amour incarné, sans que tout ce qui emprisonne le cœur des hommes fonde à cette flamme.

5. La fécondité de la croix

La réforme de l'Église lors de la Renaissance a été le fait d'hommes mus par l'Esprit de Dieu au milieu de quantité d'embûches, comment garder le bénéfice des adaptations à de nouveaux modes de vie et la miséricorde d'un accueil très large aux cadets qui ne trouveraient pas une place honorable dans la société de leur temps, et en même temps la vigueur de la fidélité à l'Évangile, le renouvellement d'un retour aux sources ? L'étroit couloir qui permet de rajeunir sans durcir ne va pas sans tempêtes, sans tensions, comme l'équinoxe du printemps. Une période si troublée offre des occasions de péchés fort nombreuses, et leur rédemption passe justement par la patience de ceux qui souffrent : ce fut le cas exemplaire des Carmes ...

La hâte apportée par le roi d'Espagne Philippe II à soutenir la réforme thérésienne allait bousculer la prudence du P. Rubeo, révérendissime Père général des Carmes et ami de « la Madre » et déclencher une crise aiguë entre les carmes Mitigés et les Réformés. Pendant cinq ans on put craindre la disparition de l'œuvre de Thérèse, mais elle reste sereine : « Il est étrange que rien de ce qui arrive ne puisse me troubler, tant la certitude d'un bon résultat est enracinée en moi. » Pourtant elle souffre cruellement des malentendus avec ses amis, surtout avec le P. Rubeo qui a été prévenu contre elle et qui mourra avant d'avoir su d'elle « que n'importe quel châtement serait plus doux pour elle que de le savoir fâché ». Elle avoue alors son désarroi, ses larmes, alors qu'elle entrevoit à ce moment la solution juridique qui sauvera son œuvre : la séparation d'avec les carmes Mitigés... Mais si, au moment de la délivrance, elle montre sa faiblesse, c'est qu'elle a reconnu dans l'épreuve la fécondité de la croix. Cette femme si forte ne prétend pas être puissante, mais seulement aimante ...

Et c'est pourquoi ses chagrins augmenteront avec l'extension de son œuvre, la liberté de s'étendre accordée aux carmels y conduit des vocations moins exceptionnelles que les premières : à l'intimité confiante des débuts succèdent le poids de l'organisation, les conflits entre les personnes, et cela lui

ronge le cœur, mais sans altérer sa paix : « On ne peut servir Dieu dans l'inquiétude, tout (ce qui trouble) n'est qu'enfantillage, attachements à soi-même. Que les choses sont différentes là où l'Esprit de Dieu règne vraiment. »

L'œuvre enfin solidement établie, « je vois enfin l'ordre de Notre-Dame tel que je l'ai souhaité », Thérèse ne peut plus lui être utile qu'en en restant le modèle, dégagé des tracasseries quotidiennes. Celle qui remarque : « Je ne suis plus nécessaire en ce monde », aborde le dernier passage avec sa ravissante simplicité : « Seigneur, je suis fille de l'Eglise. »

C'est dans la transfiguration, d'une longue prière : « Mon époux et Seigneur ! l'heure désirée est venue. Il est temps de nous voir, mon Aimé, mon Seigneur ... » que la Madre retrouva la grâce de sa jeunesse, « son visage était si calme et si lumineux qu'on eût dit une lune pleine » et qu'elle passa, en souriant, de ce monde au paradis. C'était à Alba de Tormes, le 4 octobre 1582, à 9 heures du soir. La duchesse d'Albe fit recouvrir sa dépouille d'un drap d'or.

Marie-Jeanne Coloni